Travaux du 19ème CIL | 19th ICL papers

Congrès International des Linguistes, Genève 20-27 Juillet 2013
International Congress of Linguists, Geneva 20-27 July 2013

19 ICL
19th International Congress of Linguists
July 21-27 2013
Geneva - Switzerland

Marina DE PALO

Univ. de Rome "La Sapienza", Italie

madepalo@libero.it

La nature double de L'Homme. Ribot, Bally et Saussure.

oral presentation in workshop: 110 L'Ecole linguistique de Genève: histoire et actualité (Claire FOREL et Christian PUECH)

Published and distributed by: Département de Linguistique de l'Université de Genève, Rue de Candolle 2, CH-1205 Genève, Switzerland
Editor: Département de Linguistique de l'Université de Genève, Switzerland
ISBN:978-2-8399-1580-9

Marina De Palo

LA NATURE DOUBLE DE L'HOMME. RIBOT, BALLY ET SAUSSURE

0. Dans cet article je voudrais montrer comment une ligne théorique importante, qui puise dans la pensée de Ribot et, avant, de Auguste Comte, contribue chez Bally à l'élaboration du thème du raisonnement affectif et de la logique des sentiments, à côté de la logique rationnelle.

Ribot est un psychologue très attentif à la dimension sociale. En fait il a montré comment les formes complexes de la vie psychique de l'individu soient inexplicables en dehors de leurs conditions sociales et que la psychologie, dès qu'elle atteint un certain degré de développement, devient inséparable de la sociologie. Celle-ci doit d'un côté se différencier de la psychologie et de la réduction individualiste, mais de l'autre côté elle risque de se confondre avec elle, si on reconnait que c'est le fait social qui détermine effectivement les façons d'être mentales des individus.

L'hypothèse d'une logique des sentiments à côté d'une logique rationnelle ouvre la voie à la distinction, établie par Bally, entre langage affectif et langage intellectuel. La logique des sentiments est la plus fréquente «dans le cours ordinaire de la vie individuelle ou sociale» (Ribot, 1907: IX). En fait, elle concerne «une question de psychologie, individuelle en apparence mais tout autant collective, puisque les groupes humaines se forment et se maintiennent par la communauté de croyances, d'opinions, de préjugés, et que c'est la logique des sentiments qui sert à les créer ou à les défendre» (Ribot, 1907: X).

On sait que le thème du sentiment[1] concourt chez Saussure à déterminer la notion de sujet parlant. Dans De Palo (2007) j'essayais d'ébaucher les contours du sujet parlant que je définissais comme le véritable garant épistémique de la linguistique saussurienne, ici j'essayerai de mettre en relief la dimension affective/intellectuelle et psycho-sociale de cette notion.

[1] La notion de *sentiment* chez Saussure et Bally est une notion strictement linguistique, donc différente de celle psycho-sociologique de Compte, Ribot, Durkheim et Tarde.

1. *La logique des sentiments: l'* homo duplex

On peut relier les réflexions de Bally sur le rôle des sentiments dans les faits de langage à un œuvre de Ribot (1905, [2e éd. 1907]) dont le titre est *La logique des sentiments*. Cette-ci n'est pas ramenable, selon ce que Ribot écrit dans la *Préface*, à la logique rationnelle:

> Elle est au service de notre nature affective et active et elle ne pourra disparaître que dans l'hypothèse chimérique où l'homme deviendrait un être purement intellectuel. On peut d'ailleurs affirmer sans crainte que dans le cours ordinaire de la vie individuelle ou sociale, le raisonnement affectif est de beaucoup plus fréquent (Ribot, 1907 : IX).

Dans cet essai Ribot développe des arguments déjà abordés dans la *Psychologie des sentiments* (1896), et il reconnait (Ribot, 1907: IX et 22) que le problème de la logique extra-rationnelle et l'importance de la logique des sentiments avait été déjà posé au moins par Comte[2] et par Stuart Mill. A côté donc de la dimension objective du raisonnement rational il y a le raisonnement émotionnel qui est guidé «par une tendance, une inclination, un désir une aversion, un état affectif quelconque qui exprime l'état du sujet et rien plus; il est emprisonné dans la *subjectivité*» (Ribot, 1907: 97). Selon Ribot (1907: 125), la logique rationnelle est née du besoin de l'homme de s'adapter par la connaissance au milieu extérieur. Ce besoin, qui au début n'était que pratique, est devenu avec le temps spéculatif et pratique suivant les cas. Les formes de la logique des sentiments sont nées aussi des besoins, mais elles restent toujours pratiques, téléologiques et inaliénables. Les multiples manifestations de la logique des sentiments sont en outre à reconduire à deux tendances fondamentales de la vie affective: la conservation et le développement de l'individu (Ribot, 1907: 126).

Puisque la nature humaine est double, soit intellectuelle, soit affective, Ribot (1907: 97) peut définir les contours de ce qu'il appelle *homo duplex*. Pour décrire la duplicité de la nature humaine est fondamentale la notion de *valeur* dont l'origine économique remonte à A. Smith, mais qui emprunte à la réflexion sur le jugement logique sa déclinaison purement intellectuelle (Ribot, 1907: 33-35).[3] En fait, le jugement implique des qualités qui ne sont pas d'ordre intellectuel, mais qui tiennent à notre nature affective, comme l'a montré clairement la

[2] Dans le *Système de politique positive ou Traité de sociologie* (1852) Compte (1852: 238) affirme que toutes les populations avancées ont développé « la logique des sentiments, la logiques des images et la logique des signes ». Comte attribue à la logique des sentiments la plus grande valeur: « aucun procédé factice ne saurait être aussi puissant que ce mode instinctif, d'où émanent réellement toutes les grandes inspirations de notre intelligence, malgré le superficiel dédain qu'il subit chez la plupart des penseurs modernes » (Compte, 1852: 239).

[3] On ne doit pas confondre cette notion de *valeur* avec celle linguistique de la tradition française de l'études des synonymes et de la rhétorique du XVIII e siècle (surtout dans les ouvrages de Dumarsais et de Girard) qui converge dans l' *Essai de sémantique* de Bréal et dans la conception de Saussure et Bally.

psychologie sociale de Tarde, selon lequel «la valeur […] embrasse la science sociale tout entière» (Ribot, 1907: 42).

Comme le dit Lotze, à côté des jugements de constatation et de description (jugements existentiels), il existent *des jugements de valeur*, de signification des choses, pour lesquels « l'élément déterminant est plutôt dans la convenance émotionnelle que dans la consistance logique » (Ribot, 1907: 35-36). Le jugement de valeur contient donc deux éléments: 1) l'un est représentatif, constant, invariable, et partant il ressemble aux concepts purement intellectuels; 2) l'autre est émotionnel, variable, dynamique (Ribot, 1907: 36). Mais «l'élément émotionnel, lui, est franchement subjectif, anthropomorphique et il imprime cette marque distinctive à toute logique des sentiments» (Ribot, 1907: 36).

Ribot (1907: 39) se demande alors: «la valeur est-elle objective ou subjective ? ». La réponse est que les jugements de valeur sont sans doute subjectifs, puisqu'ils sont l'expression directe de notre individualité, mais ils présupposent des entités auxquelles ils s'appliquent: phénomènes moraux, esthétiques, religieux, sociaux, qui existent en dehors de nous, indépendamment de nous (Ribot, 1907: 40). La vie ordinaire présente continûment des formes mixtes, où les concepts intellectuels et les valeurs coexistent et tendent d'un commun accord vers une même conclusion (Ribot, 1907: 41). L'analyse de la valeur nous ramène donc aux manifestations générales de la vie psycho-organique, à leur origine dans la biologie du vivant et au développement de la capacité d'inférence (Ribot, 1907: 39). Tandis que le raisonnement rationnel tend vers une conclusion et exige un enchaînement rigoureux, le raisonnement émotionnel vise un but (Ribot, 1907: 50-52).

Ribot (1907: 49) distingue entre différentes sortes de raisonnement affectif, du plus simple, le raisonnement passionnel, qui ne dépasse que d'un degré l'association d'idées à base affective, jusqu'à une forme mixte ou composite de raisonnement. En effet, le caractère extra-individuel du raisonnement mixte dépasse le plan purement individuel du raisonnement passionnel: « Le caractère extra-individuel, *social* du raisonnement mixte, est évident puisqu'il se propose d'agir sur les autres hommes» (Ribot,1907: 122-123). En ce sens le langage est donc à considérer comme un raisonnement mixte qui comprend soit les jugements affectifs (expressifs), soit les jugements rationnels (intellectuels). Des exemples en sont surtout les discours publiques et la rhétorique. Au fond des habitudes oratoires on trouve une logique affective et « le choix des *valeurs* à répudier, employer, mettre en valeur» (Ribot, 1907: 121) . L'éloquence assume même chez l'orateur une valeur de preuve et remplace parfois une démonstration (Ribot, 1907: 121-122).

En fait la rhétorique « au sens social, elle est l'instrument logique par excellence, le procédé le plus puissant de diffusion imitative des idées et l'équilibration ascendante des croyances […] Cette action prestigieuse d'un individu sur un autre se produit, on le voit, en violation de toutes les lois de la logique individuelle isolément considérée» (Ribot, 1907: 123). Dans ce passage Ribot se réfère à *La logique sociale* de Tarde[4] et au thème de la relation entre logique individuelle et logique sociale, que nous retrouverons chez Bally (v. § 3).

La logique des sentiments se manifeste dans le langage à travers ces éléments expressifs qui ne se révèlent pas dans le lexique, c'est-à-dire dans l'instrument principal de la pensée rationnelle, mais qui apparaissent plutôt dans l'intonation et dans les gestes, c'est-à-dire justement dans ces aspects qui distinguent le parlé de l'écrit et qui semblent, eux aussi, capables d'assumer une valeur logique de démonstration (Ribot, 1907: 53-54).

Le raisonnement affectif, différemment du raisonnement rationnel, qui a comme fin unique la connaissance de la vérité, montre une pluralité de tendances qui ne sont pas à reconduire nécessairement à l'unité: la logique des sentiments est constituée principalement par des *valeurs*, par des concepts fondés sur les dispositions du sentiment et de la volonté (Ribot, 1907: 61).

Si l'on considère l'homme exclusivement du point de vue de sa nature affective, le principe de non-contradiction est sans signification et n'a aucune valeur. Mais alors, pourquoi la coexistence d'affirmations rationnellement inconciliables ? «Parce que chacune est *sentie* comme nécessaire par l'individu ou le groupe social» (Ribot, 1907: 58). Différemment de la logique rationnelle, la logique des sentiments n'est pas analytique, mais elle opère par synthèse (Ribot, 1907: 62) . Les jugements de valeur du sujet parlant ne peuvent donc être soumis à la logique rationnelle et au principe de non-contradiction parce qu'ils réalisent une synthèse entre la logique rationnelle et la logique des sentiments.

2. *Bally: la stylistique, le continu et la dominante*

La « stylistique » linguistique (*Précis de stylistique*, 1905; *Traité de stylistique française* 1909), dont Bally a été l'initiateur, fut accueillie avec une certaine méfiance par Saussure qui

[4] «C 'est ainsi qu'après s'être séparées, la logique sociale et la logique individuelle cherchent à se réunir, à accorder leurs deux accords distincts, jusqu'au jour lointain où, comme nous le verrons, la première ne sera plus que le prolongement extra-individuel de la seconde, et la seconde qu'une réduction de la première» (Tarde, 1893: 74).

avait été chargé de remettre son opinion à propos du projet de création d'une chaire de stylistique à l'université de Genève (CLG/E 3347 N 24f). La *stylistique* risquerait de se confondre avec la notion de style individuel, là où elle, par contre, vise à l'étude des moyens d'expression de la langue qu'on doit ramener au fait social. Un autre élément d'ambiguïté réside, selon Saussure, dans le fait que le terme style est en général relié à la tradition littéraire écrite, tandis que la stylistique que Bally préconisait avait pour cible les langues vivantes et l'observation et classification, sans objectifs normatifs, de la langue parlée. «La langue parlée est ' très concrète'» dans la mesure où « l'homme moyen répugne à l'abstraction » (Bally, 1951: 287). En effet, la langue parlée occupe une place centrale dans la stylistique de Bally: «la langue parlée est la seule vraie langue et la norme à laquelle toutes les autres doivent être mesurées» (Bally, 1951: 8). La langue parlée est subjective, concrète et affective (cf. Chiss & Puech, 1997: 150) :

> La constitution de la langue parlée est déterminée par les caractères fondamentaux de la *mentalité moyenne*, et par les nécessités découlant des besoins de *la vie réelle*, de la *communication de la pensée* et des *rapports sociaux* entre les sujets parlants. Son expression est essentiellement *subjective, concrète et affective*; ces caractères sont tantôt étendus, tantôt limités par la représentation des autres sujets. La langue parlée fait usage d'un *langage figuré* spécial et recourt abondamment aux *moyens indirects affectifs* (Bally, 1951: 284).

La stylistique occupe donc une place intermédiaire entre linguistique et psychologie, mais son point de vue doit être celui de la centralité du plan expressif:

> une étude plus linguistique que psychologique cependant, en ce qu'elle est tournée vers la face expressive de la pensée et non vers la face pensée des faits exprimés (Bally, 1951: 2).

Deux sciences seront donc fondamentales pour comprendre les faits linguistiques: la psychologie et la sociologie (Bally, 1951: 14 e 8). Une recherche sur le langage qui contourne le fondement psychologique est illusoire (Bally, 1951: 4). En fait le langage est un ensemble de phénomènes naturels qu'on décrira au moyen des lois psychologiques et sociales (Bally, 1951: 5). Le langage expressif est à l'intérieur de la langue et donc n'appartient pas au niveau de la parole tout court:

> La langue affective m'apparaît donc dans le globe de la langue tout entière, comme une zone périphérique qui enveloppe la langue normale; elle participe de son caractère social, puisque tous les individus s'accordent sur les valeurs qu'elles contiennent ; ce caractère la distingue nettement de la parole, avec laquelle a une affinité indéniable, à cause de son adaptation plus immédiate aux besoins de la vie. En somme, je reste fidèle à la distinction saussurienne entre la langue et la parole, mais j'annexe au domaine de la langue une province qu'on a beaucoup de peine à lui attribuer : la langue envisagée dans son contenu affectif et subjectif. Elle réclame une étude spéciale : c'est cette étude que j'appelle la stylistique. Un des objets de mon enseignement sera de montrer comment la stylistique s'emboite dans la linguistique générale (Bally, 1952: 158-159).

La stylistique a un objet d'étude spécial, à savoir "la langue envisagée dans son contenu affectif et subjectif", mais incorporé dans la linguistique générale:

> La langue qu'on parle regorge d'éléments non intellectuels; mai elle n'est pas, dans chaque cas, une création du moment, une improvisation; celui qui parle pour exprimer une émotion, pour prier, pour ordonner, n'a presque jamais besoin de inventer pour être expressif : il trouve des moyens d'expressions tout prêts dans la langue parlée, ce sont même les premiers qui lui viennent à l'esprit. Ainsi c'est bien de la langue et non de la parole (Bally, 1952: 158).[5]

A propos de la distinction entre style et stylistique, Bally (1952: 75) se réfère à une différence qui est de degré et non pas de nature et qui trouve son fondement dans l'affirmation du caractère « dominant et variable » des faits linguistique. En effet, le thème du continu dans la langue est un nœud conceptuel omniprésent dans la réflexion de Bally, qui développe les catégories de "gradualité" et de "dominante" (Adam 2006, in Chiss, 2006:6)[6]. Il serait ridicule d'imaginer qu'un fait d'expression soit entièrement affectif ou entièrement intellectuel, qu'il appartienne entièrement à la langue parlée ou à la langue écrite[7]:

> Les faits d'expressions reposent sur de *combinaisons* psychologiques où chaque élément entre dans des proportions variables ; la bonne méthode consiste à dégager dans chaque cas le *facteur dominant* d'après lequel un phénomène stylistique peut être classé (Bally, 1951: 27).

L'opposition entre le côté intellectuel du langage et le côté expressif est présentée dans le *Traité* d'une façon graduelle et variationnelle:

> Le langage réel présente donc, dans toutes ses manifestations, un coté *intellectuelle e*t un *coté affectif*, ces faces de l'expression surgissant avec une intensité très variable selon la disposition du sujet parlant, la situation, le milieu (Bally, 1951: 12).

En introduisant les concepts de dominante intellectuelle et de dominante affective (sur la 'dominante' voir Jakobson, 1973: 145-151), Bally fait allusion au fait que

> Notre pensée oscille entre la perception et l'émotion ; par elle nous comprenons et nous sentons; le plus souvent nous avons à la fois l'*idée* et le *sentiment* des choses pensées ; en proportions infiniment variables, il est vrai ; mais pour l'observation pratique, on peut dire que c'est tantôt l'intelligence, tantôt le sentiment qui donne le ton (Bally, 1951: 152).

---

[5] Je voudrais souligner qu'on est ici en face de la même logique du langage illustré par Bréal (1897), selon lequel «le langage n'a pas seulement une fonction descriptive mais aussi celle que Bühler appellent fonction affective» (De Palo, 2010). La logique du langage est celle des sujets parlants «lesquels ne précèdent pas selon le principe de non-contradiction 'n'ayant qu'un rapport assez lâche avec l'art de penser', mais par rapport aux besoins de leur réciproque compréhension ». Le langage « déborde la logique de tous les côtés. En outre, ses catégories ne coïncident pas avec celles du raisonnement » (Bréal 1897: 224-225). En effet, «le langage ne s'adresse pas seulement à la raison: il veut émouvoir, il veut persuader, il veut plaire » (Bréal 1887: 288).

[6] Cf. Bally (1952: 75).

[7] Le § 165 du *Traité de stylistique* est dédié à la *dominante intellectuelle et affective* (Bally, 1951: 151).

Les éléments intellectuels, affectifs et sentimentaux sont donc tous présents, selon de proportions variables, dans le langage, et la notion de dominante n'est qu'une façon d'élaborer cette gradualité dans les phénomènes sémantiques. Le langage met en œuvre une 'immense synthèse' entre ces deux différents systèmes des valeurs logiques et des valeurs affectives. Ce n'est que l'abstraction qui peut maintenir séparés ces deux ordres de valeurs: à côté d'un traité de psychologie des sentiments peut-on en écrire un de stylistique, qui, par une opération d'abstraction scientifique, ait comme objet d'étude les valeurs affectives dans l'expression linguistique (Bally, 1951: 259).

On voit clairement l'importance du contenu affectif du langage dans la définition de stylistique fournie par Bally dans le *Traité*:

> La stylistique étudie donc les faits d'expression du langage organisé au point de vue de leur contenu affectif, c'est-à-dire l'expression des faits de la sensibilité par le langage et l'action des faits de langage sur la sensibilité (Bally, 1951: 16).

La première tâche de la stylistique sera donc d'observer la nature affective des faits d'expression et de rechercher les moyens mis en œuvre dans le langage:[8] «*Ces moyens d'expression, les chercherons-nous dans le mécanisme du langage en général, ou dans une langue particulière, ou enfin dans le système d'expression d'un individu isolé?*» (Bally,1951: 17; italique dans le texte). Ou mieux « la stylistique étudie-t-elle les procédés d'expression de tous les hommes, des groupes linguistiques ou des individus?» (Bally,1951: 18). Ce sont des questions auxquelles selon Bally (1951: 17) il est impossible de répondre, au moins en principe. Cependant il offre des indications motivées qui font exclure la possibilité d'un point de vue panchronique qui impliquerait un recueil énorme de matériaux linguistiques: «il ne viendra à la pensée de personne, j'imagine, de demander un tableau, même sommaire, de toutes les langues du passé et du présent» (Bally,1951: 18) .

En fait, le fondement de la stylistique est le sujet parlant pour lequel, comme chez Saussure, il n'existent instinctivement que le plan synchronique et la langue maternelle:

> Le fondement de son étude est dans les relations constantes entre le langage et la pensée. Le sujet qui parle spontanément sa langue maternelle a tout le temps conscience d'un *état*, nullement d'une *évolution* ni d'une perspective dans le temps. A moins d'être un érudit, il vit dans l'illusion que la langue qu'il parle a toujours existé telle qu'il la parle; cette illusion, qui se reflète dans une foule de faits, naît d'un obscur instinct de conservation sociale. Théoriquement, l'existence d'un état de langage est une abstraction, car l'évolution est ininterrompue: mais pratiquement, cet état est une réalité, justifiée par la lenteur de l'évolution et par l'instinct des sujets parlants (Bally, 1951: 21).

[8] A propos de la notion d'expression chez Bally je renvoie à Curea Neag 2009 et Curea 2010.

Cet instinct des sujets parlants est le même que l'instinct de conservation, qui, selon Ribot, est la base de la logique affective (v. §1).

3. *Sentiments individuels et sentiments sociaux de l'homme moyen*.

Le langage est un système d'expression qui sert à communiquer et à manifester les idées. Dans notre façon de penser il y a un mélange à proportions variables d'éléments intellectuels et éléments affectifs (Bally,1951: 12).

Bally affirme plusieurs fois que nos *jugements de valeur* ne sont jamais exclusivement intellectuels ou logiques mais il sont toujours imprégnés de subjectivité:

> nous ne pensons ni ne parlons jamais d'une façon entièrement intellectuelle, d'autre part la dose affective de la pensée peut être si minime que pratiquement son expression doit être classé dans la catégorie du langage de la logique. Mais la réciproque est également vraie : le sentiment peut dominer au point de réduire l'idée à zéro pour l'observateur. Ainsi ici est question de plus ou de moins (Bally, 1951: 14).

La parole a le but «de extérioriser toute la partie *intellectuelle* de notre être pensant» (Bally, 1951: 5). En particulier, l'idée est l'effort accompli par l'esprit pour s'approcher de la réalité objective (Bally, 1951: 6). Mais cet effort pour s'affranchir de notre *moi* émotif et affectif est presque vain parce que cette réalité en est continument déformée (Bally, 1951: 6).

Le langage, en tant que fait social, ne peut se manifester qu'à travers des formes expressives accessibles à la connaissance des autres individus. En ce sens Bally (1951 : 9) envisage dans l'*homme moyen* "un conflit entre sentiments individuels et sentiments sociaux" (Bally, 1951: 9-10). Quand nous observons le langage nous définissons 'social' ce qui est l'expression de «*sentiments sociaux* c.à.d. de sentiments nés de faits étrangers à l'individu » (Bally**,** 1951: 9). La logique sociale n'est donc pas le simple prolongement de la logique individuelle. La référence à Durkheim, d'ailleurs peu cité par Bally (Forel, 2008: 19), est ici très évidente. En fait, le langage en tant que fait social est extérieur à l'individu sur lequel il s'impose par une véritable contrainte :

> Il y a contrainte linguistique toutes les fois qu'une forme d'expression quelconque est imposée du dehors à l'individu sans l'assentiment de sa volonté et de sa réflexion (Bally, 1952: 117).

On parvient ainsi aux problèmes soulevés par Durkheim, là où il soumet à critique tout essai d'explication des fait qui ont lieu dans une collectivité par une simple généralisation des phénomènes de la psychologie individuelle. Un groupe, une communauté et ses formes

d'expression ne sont pas la somme des réactions individuelles de chacun des membres considérés un par un (Durkheim,1895: 102-103). En s'agrégeant, en se pénétrant, en se fusionnant, les âmes individuelles donnent naissance à un être, psychique si l'on veut, mais qui constitue une individualité psychique d'un genre nouveau (Durkheim, 1895: 103). Par contre, lorsque «la société se réduit à une foule inorganisée, les sentiments collectifs qui s'y forment peuvent, non seulement ne ressembler, mais être opposés à la moyenne des sentiments individuels» (Durkheim, 1895: 106).

4. Le sujet parlant, le sujet entendant et la dimension psycho-sociale

Le sujets parlants et les sujets entendant n'ont pas la même attitude dans le «exercice de la parole» (Bally, 1952: 100):

> Dans la parole, nous avons dit, il faut distinguer entre le sujet parlant et le sujet entendant; c'est que le premier est surtout actif, le second plus réceptif. L'un veut exprimer sa pensée et l'imposer, l'autre cherche surtout à comprendre (Bally, 1952: 101-102).

Le 'sujet entendant' constitue le lieu de la *langue* et sa fonction est de comprendre, c'est-à-dire de mettre en œuvre la signification (Coursil, 2006: 27).

Selon Bally, la *langue* est intégrée dans le sujet "entendant" qui sera donc l'objet principal de l'attention du linguiste. Le sujet parlant est « du côté de la parole», l'entendant est « du côté de la langue; c'est à l'aide de la langue qu'il interprète la parole ; il est […] plus conscient que le parleur, qui introduit les nouveautés dans la langue ; avant de les propager; il a dû les adopter » (Bally, 1926:102). « Sujet devenu actif, parleur à son tour, l'entendeur transforme, en le diffusant, le fait de parole en fait de langue et en fait social » (Savatovsky, 2006: 224).

En soulignant la nature bio-sociale du parlant, Bally prime le sujet "entendant" sur le sujet parlant dans l'activité linguistique. La langue renvoie aux valeurs du champ social (la masse parlante), mais au même temps elle présuppose une prédisposition neuro-mémorielle du sujet, grâce à laquelle le trésor de la langue est gardé dans le domaine neurobiologique de la mémoire:

> on se convainc que la langue n'existe que dans les cerveaux de ceux qui la parlent et que ce sont les lois de l'esprit humain et de la société qui expliquent les faits linguistiques (Bally, 1952: 14).

Les sentiments sociaux résident donc dans la partie réceptive du langage, à laquelle Saussure faisait allusion à propos du circuit de la parole: «C'est la partie réceptive et coordinative (qui est sociale)» (CLG/E 229 IIIC269).

La distinction entre écouteur et locuteur est traitée à propos de la distinction entre langage appris et langage transmis. Dans ses *Antinomies linguistiques* (1896) Henry avait proposé la distinction entre langage transmis (ou naturel) «qui fonctionne et évolue sans que les sujets parlants en aient conscience» et langage appris (ou artificiel) «où la réflexion et la volonté joue le principal rôle» (Bally, 1952: 100). Bally déplace ainsi l'attention du *langage* (entité considérée illusoire par Victor Henry, pour qui « *il n'y a pas de langage, mais seulement des gens qui parlent"*) au *sujet parlant* et aux processus de transmission et apprentissage des langues (Savatovsky, 2006: 224).

Le lien social représenté par la langue, c'est-à-dire l'intelligence collective, est inconscient: « Le fonctionnement du langage est en partie inconscient » (Bally, 1952: 23). En fait « Les opérations du langage supposent une intelligence collective. Ce *consensus* est la marque propre d'une *communauté* linguistique» (Bally, 1952: 24). Mais la propagation des innovations linguistiques montre, selon Bally (1952: 103), comme les parlants ont une capacité d'analyse qui n'est pas du tout inconsciente. L'asymétrie entre sujet parlant et sujet entendant a donc des conséquences aussi pour les changements linguistiques: « l'absolue inconscience des innovations linguistiques a fait son temps […] le sujet entendant se rend compte d'une innovation linguistique, alors même qu'elle a été faite inconsciemment par le parleur » (Bally, 1952: 102). Les "changements réfléchis" convoquent le rôle de l'imitation, déjà souligné par Gabriel Tarde (Statius 2006: 207, 209) et donc la dynamique complexe entre sentiments individuels et sociaux auxquels Bally fait allusion.

En outre, le langage est un instrument de classification sociale soit des groupes soit des individus:

> § 12. **Le langage symbole de classement social.** Le langage est encore un fait social au premier chef parce qu'il classe d'une manière ou d'une autre le sujet parlant. Sans doute, il le classe *individuellement* avant de le classer *socialement*; de plus, lorsqu'il le classe dans un groupe, ce groupe est une réalité mal définie, il n'a pas la rigidité d'une classe sociale dans le sens strict du mot; c'est un milieu, dans le sens qui sera expliqué (Bally, 1951: 10).

La classification et la stratification sociale (§ 13 "Comment le langage classe l'individus") «résulte de sentiments sociaux» (Bally, 1951: 11).

5. *Le je, l'inconscient et le jeu incessant des sentiments*

La réflexion de Ribot (1881) montre le *caractère limité de l'extension de la conscience* et ouvre la voie aux développements de la psycho-dynamique (cf. De Palo, 2004). Ribot (1881: 21), soutient que la recherche expérimentale elle-même montre la nature limitée de

l'extension de la conscience. En fait, la personnalité consciente ne peut en aucun cas être une représentation de tout ce qui arrive dans les centres nerveux. En observant des cas de somnambulisme, Ribot (1881: 82-3) propose une conception non unitaire de la mémoire et avance l'hypothèse que le *je* soit le résultat d'une somme d'états de conscience.

Ribot (1907: 79) distingue encore entre deux catégories d'inconscient: *l'inconscient statique*, qui comprend les habitudes et la mémoire, et *l'inconscient dynamique* qui est un état latent d'activité, d'incubation, d'élaboration. Mais le thème de l'association des idées n'est pas à mesure d'expliquer les états affectifs et il apparaît insuffisant pour la détermination d'un jugement particulier tel que le jugement affectif (Ribot, 1907: 20).

Plus en général, les jugements et le raisonnement, n'importe si conscients, inconscients ou subconscients, restent identiques, sauf pour une différence de degré en ce qui concerne la clarté de la représentation (Ribot, 1907: 80). En effet, les langues expriment des liaisons « qui s'établissent spontanément, sans réflexion par une assimilation demi-consciente qui semble *sentie* plutôt que connue » (Ribot, 1907: 7). D'autre côté, comme nous avons vu, tout en considérant le langage comme en grande partie inconscient, Bally (1951: 23) n'exclue pas le rôle de la conscience chez le "sujet entendeur" et dans les changements linguistiques (§ 4). Le sentiment du parlant se place donc le long d'une ligne continue qui va de l'inconscient au conscient.

La stylistique de Bally étudie les moyens expressifs[9] qui se trouvent à un niveau profond dans les cerveau des parlants et qui permettent de supposer l'existence d'un système expressif:

> En allant plus loin encore, (plus loin sans doute que nous ne le pourrons ici), on arriverait à se rendre compte que les faits d'expression groupés autour des notions simples et abstraites coexistent à l'état latent dans les cerveaux des sujets parlants et se manifestent par une action réciproque, une sorte de lutte, dans l'élaboration de la pensée et dans son expression par le langage; que dans ce travail ils s'attirent et se repoussent par un jeu incessant et complexe de *sentiments linguistiques* (Bally, 1951: 15).

En ce sens la stylistique se propose ainsi de décrire le savoir linguistique des sujets parlants dans la mesure où elle peut établir «des distinctions et des tendances générales en constatant *consciemment* ce que l'esprit du sujet parlant sent *inconsciemment* » (Bally, 1951: 28).

[9] Il existent des moyens d'expression directs (surtout lexicaux) et des moyens d'expression indirects (syntaxe, intonation et ellipse) (Bally, 1951: 250 et 253). L'ellipse est considérée par Bally comme une méthode indirecte d'expression: «pour nous, l'ellipse est un moyen indirect d'expression résultant de l'absence d'un ou plusieurs éléments linguistiques quelconques qui étaient, à l'origine, nécessaires à la détermination de l'ensemble, et que, actuellement, l'esprit ne cherche plus à rétablir» (Bally, 1951: 259). L'ellipse devient un fait d'expression lorsque l'esprit ne cherche plus les éléments absents parce qu'ils sont considérés inconsciemment comme des symboles expressifs.

Comme a écrit Green (1979: 136-137 ; cf. Chiss & Puech, 1995: 102), Bally a compris le rôle de l'inconscient comme lieu d'affects et aperçu la dimension conflictuelle de l'échange langagier.

D'autre côté Bally (1940: 195), développera le thème des rapports associatifs prenant en compte la nature élastique et indéterminée de la valeur des signes: « Le champ associatif est un halo qui entoure le signe et dont les franges extérieures se confondent avec leur ambiance. En outre, le champ associatif présente des différences d'un individu à l'autre, puisque chacun modifie en quelque mesure la langue commune ; il diffère aussi d'un sous-groupe à l'autre». Le champ associatif chez Bally, comme chez Saussure, qui dans *De la double essence du langage* (Saussure, 2011: 132) ajoute à la notion de système la notion flou de « jeu de signes » (cf. De Mauro, 2005: XXV; Gambarara 2008: 81; Russo Cardona, 2008: 94-97), est par définition ouvert, suspendu entre *langu*e e *parole*, dans le sens où certaines associations sont subjectives, même si les plus centrales sont dans l'ensemble de chaque communauté linguistique les mêmes pour la plus grande partie des locuteurs. D'ici dérive l'importance du contexte et de la logique affective pour le déclanchement des séries associatives: « un des éléments du champ associatif peut, dans une circonstance donnée, dominer au dépens de tous les autres » (Bally, 1940 :195).

6. *Conclusions saussuriennes: la vie du langage*

Dans *Le langage et la vie* le concept de vie fournit un ancrage à la notion d'expression:

> Notre pensée est essentiellement subjective quand elle est aux prises avec la vie ; le moi y imprime partout sa marque […] Toute pensée dépendante de la vie est affective ; elle l'est d'ailleurs à des degrés très divers (Bally, 1952:19) .

Cet ancrage à la vie correspond à la nature 'positive' et affective qui sert de contrepoids à la nature 'négative' et logique du langage:

> Le langage reflète encore, cela va sans dire, la face positive de la vie, cette aspiration, cette tension, ce besoin perpétuel de réaliser un fin. C'est la raison d'être d'un autre caractère du langage spontané, son caractère *actif*, c'est-à-dire cette tendance qui pousse la parole à servir l'action (Bally, 1952:18).

La langue est au service de la vie, "sa fonction est biologique et sociale" (Bally, 1952:14) . La prédominance des éléments affectifs dans la langue ne doit pas nous faire oublier le rôle du langage intellectuel:

> si la prédominance d'éléments affectifs et subjectifs de la pensée dans les formes du langage que nous étudions a peut-être créé l'illusion que l'intelligence ne joue aucun rôle dans les opérations linguistiques, une pareil assertion fait sourire […] Or, tout effort d'organisation repose sur une opération intellectuelle. Il y a donc une intelligence au cœur des phénomènes du langage comme

> dans ceux de la vie. Seulement, répétons-le, cette intelligence est moyen et non, comme l'on a cru, fin en soi (Bally, 1952: 22).

Mais l'intelligence logique ne constitue que le squelette de notre organisme, tandis qu'entre «les muscles et les nerfs, ce sont nos sentiments, nos désirs, nos volontés, toute la partie affective de notre esprit; il en constituent le principe moteur; sans ce système nerveux et musculaire de la pensée, l'intelligence pure n'est plus qu'un squelette » (Bally, 1952: 23).

Non seulement les deux logiques, la rationnelle et celle des sentiments, coexistent, mais c'est grâce à leur interaction que la vie du langage prend corps:

> Le langage cherche à refléter fidèlement les deux faces de la vie réelle (p.15-16), et c'est en remplissant cette double fonction qu'il parvient à être expressif. D'abord il nous montre comment, dans la vie réceptive, les excitations sensorielles se traduisent en impressions et en jugements de valeur. Nous avons dit que ceux-ci diffèrent des jugements logiques : cette différence est double. D'abord ils ne sont pas régis par la notion objective de causalité, mais orientés vers des jugements téléologiques (Bally, 1952: 17)

L'expressivité du langage et les jugements de valeur du parlant sont le résultat de cette dualité affective et logique.

Comme nous l'avons vu, Ribot soutenait que la logique des sentiments et les jugements de valeur mettent en œuvre une synthèse entre des éléments de nature différente: les uns constants, représentatifs, invariables ; les autres émotionnels, variables, instables, à caractère dynamique. Cet aspect dynamique concerne aussi les éléments représentatifs : les représentations sont atteintes par une tendance qui puise dans les procès vitaux, en s'adaptant à l'environnement, au contexte et à l'univers social du sujet.

La solidarité de l'élément émotionnel et de l'élément représentatif est une thèse centrale aussi de la psychologie de Wundt, qui a probablement exercé une influence sur *La psychologie allemande contemporaine* de Ribot (1879).

La logique des sentiments de Ribot d'un côté admet implicitement la possibilité d'un lien intrinsèque entre logique rationnelle et logique affective, mais de l'autre côté postule l'indifférence du sentiment au principe de non-contradiction. C'est le langage, conçu comme raisonnement mixte qui met en œuvre une synthèse et une contamination entre ces deux logique par des moyens tels que la métaphore et l'ellipse. La logique des sentiments non seulement met en lumière le caractère extra-individuel du raisonnement mixte, mais annule la primauté de la psychologie individuelle qui apparaît subordonnée aux forces sociales et aux sentiments collectifs.

La logique intellectuelle est immobilité, atemporalité, tandis que la vie des langues est transformation continue (Bally, 1952:19), déterminée par le temps et la masse parlante.

Le jugement du sujet parlant invoqué par Saussure se place, avec un effet de résonance, à la charnière entre ce qui est empirique et ce qui est purement logique (la grammaire), entre une logique qui admet la contradiction et une autre qui exige la non-contradiction. Le parlant met en œuvre « un sentiment de la fonction du langage et de sa structure » (Bally, 1952: 27). La nature concrète de l'objet linguistique dépend du jugement du sujet parlant. C'est juste ce caractère concret d'adhésion à la vie qui revient dans le sentiment du sujet parlant saussurien. Dans le lexique saussurien de Engler (1968) le "sentiment du sujet parlant" est lié à "concret, conscience, réalité". Le sentiment du sujet parlant, qui peut présenter différents niveaux de conscience, jusqu'aux plus faibles, presqu'un instinct (Fadda, 2013), est à mesure de réaliser une synthèse entre valeurs logiques et affectives dans un contexte donné. Cette synthèse n'est pas le résultat de l'activité d'un locuteur individuel, mais elle est, comme nous avons essayé d'expliquer, le résultat d'une dynamique psycho-sociale. Si on voulait s'exprimer avec les termes de Ribot e Bally, le jugement du sujet parlant saussurien semble être une synthèse entre logique affective et logique rationnelle: la logique affective, différemment de la logique rationnelle (renfermée dans une dimension de grammaire idéelle) vise à un but, elle est gouvernée par le principe de finalité (l'intercompréhension) et se développe dans une praxis en s'adaptant au contexte où elle s'insère.

"Sapienza", Università di Roma
marina.depalo@uniroma1.it

Bibliographie

Adam, J. M. (2006), *Penser la langue dans sa complexité: les concepts de gradualité, dominante et comparaison chez Bally*,in Chiss (éd.) (2006), pp. 3-19.

Amacker, R. (2000), *Le développement des idées saussuriennes chez Charles Bally et Albert Sechehaye*, "Histoire Épistémologie langage", XXVII, 2/3, pp. 205-64.

Bally Ch., (1951[1909]), *Traité de stylistique française*, 2 voll., Genève-Paris, George-Klincksieck.

Id. (1926), "Langue et parole", *Journal de psychologie normale et pathologique*, XXIII, 693-701.

Id. (1952[1913]), *Le langage et la vie*, Genève-Lille, Droz-Giard.

Id. (1940), "L'arbitraire du signe. Valeur et signification", *Le Français moderne*, vol. 8 n. 3, pp. 193-206.

Bréal (1887), *L'histoire des mots*, in "Revue des deux mondes", 82, pp. 615-39 (réed. in M. Bréal, *Essai de sémantique*. *Science des significations*, Slatkine, Genève 1976, pp. 279-308).

Bréal, (1897), *Essai de sémantique*. *Science des significations,* Hachette, Paris (7ª éd. 1924, réed. anastatique 1976).

Chiss, J. L. (éd.) (2006), *Charles Bally (1865-1947): Historicité des débats linguistiques et didactiques*, Paris, Editions Peeters.

Chiss, J.-L. & Puech, Ch., (1995), "Charles Bally. La stylistique comme discipline et comme enjeu", *Langages* 118, pp. 97-108.
Chiss, J.-L. & Puech, Ch., (1997), *Fondation de la linguistique*, Louvain-La-Neuve, Duculot.
Comte, A. (1852), *Système de politique positive ou Traité de sociologie,* t. 2, Paris, Chez l'Auteur, [réimpression: Editions Anthropos, Paris 1970].
Coursil, J. (2006), *Charles Bally et le programme de Saussure*, in Chiss, J. L. (éd.) (2006), pp. 21-40.
Curea Neag, A. (2009), *Expression* et *expressivité*. Eléments pour une problématique linguistique: l'école de Genève (1900-1940), "CFS" 62, pp.183-190.
Curea, A. (2010), *Y-a-t-il une linguistique de l'expression chez Charles Bally et Charles-Albert Sechehaye ?*, "CFS" 63, pp.115-133.
De Palo, M. (2004), *V. Henry, F. de Saussure et le signifié*, in C. Puech (éd.), *Linguistique et partages disciplinaires à la charnière des XIX° et XX° siècles: Victor Henry (1850-1907),* Louvain-Paris-Dudley, Editions Peeters, 2004, pp.271-290;
Ead. (2007) "*Saussure e il soggetto parlante*", in A. Elia e M. De Palo (éd.), *La lezione di Saussure*, Roma, Carocci, pp. 115-139;
Ead., M. (2010) "Sujet cognitif et sujet linguistique", *Histoire Épistémologie langage*, t. XXXII, fasc. 2, pp. 37-55.
De Mauro T. (2005) Introd. à Saussure, F. (2005), *Scritti inediti di linguistica generale*, Intr. et trad. de T. De Mauro, Laterza, Roma-Bari, pp. VI-XXVI-
Durkheim, E. (1895), *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Alcan, (20ª ed., PUF, Paris, 1981).
Engler, R. (1968), *Lexique de la terminologie saussurienne,* Utrecht/Antwerpen, Het Spectrum
Fadda, E. (2013), "Sentiment: entre mot et terme. Quelques notes sur le travail et la langue de Ferdinand de Saussure", CFS 66, pp. 49-65.
Forel, C. (2008), *La linguistique sociologique de Charles Bally*, Genève,Droz.
Gambarara, D. (2008), Système et Cognition. Quaternions et parallélie dans *De l'essence double du langage*. Présentation, *CFS* 61, pp. 77-86.
Green, A. (1979), "Psychanalyse, langage : l'ancien nouveau", in *Critique* 381.
Jakobson R. [1935] 1977, "La dominante", in Jakobson, R. *Huit questions de poétique,* Paris, PUF, pp. 77-85.
Ribot, Th. (1879), *La psychologie allemande contemporaine,* Paris, Baillière.
Id., (1881), *Les maladies de la mémoire*, Alcan, Paris.
Id. ([1905] 1907]), *La logique des sentiments*, Paris, Alcan.
Id. ([1896] 1908), *La psychologie des sentiments*, Paris Alcan.
Russo Cardona, T. (2008), "Négativité, Récursivité et incalculabilité. Les quaternions dans *De l'essence double du langage*", *CFS* 61, pp. 87-99.
Savatovsky, D. (2006), *Bally ou la stratégie du coucou (stylistique, transmission et acquisition)*, in Chiss, J. L. (éd.) (2006), pp. 215-231.
Saussure F. de (1967-74), *Cours de linguistique générale*, Ed. critique de R. Engler, 4 voll., Wiesbaden, Harrassowitz.
Id. (2011), *Science du langage*. *De la double essence du langage*, Ed. critique de R. Amacker, Genève, Droz.
Statius, S., (2006), *Le rôle de la volonté dans la langue*, in Chiss, J. L. (éd.) (2006), pp. 201-231.
Tarde, G. (1895), La *logique sociale*, Paris, Alcan.